

Recherches sociographiques



Horace MINIER, *Saint-Denis : un village québécois*

Serge Courville

Volume 28, Number 1, 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056272ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056272ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Courville, S. (1987). Review of [Horace MINIER, *Saint-Denis : un village québécois*]. *Recherches sociographiques*, 28(1), 153–155.

<https://doi.org/10.7202/056272ar>

Horace MINER, *Saint-Denis : un village québécois*, Ville Lasalle, Hurtubise H.M.H., 1985, 392p.

« Qui, en 1985, parmi les étudiants et les professeurs québécois ou chez le public lecteur en général, sera encore intéressé par un passé si complètement révolu et obnubilé ? » Cette question, de Jean-Charles Falardeau, ne pouvait tomber plus à propos. En effet, à l'heure où l'on remet en question les représentations classiques de la société québécoise, on peut se demander quelle signification donner à cette réédition du livre de Miner sur Saint-Denis-de-Kamouraska.

Tous ceux qui connaissent l'histoire de la sociologie au Québec savent l'influence qu'a eue l'École de Chicago sur l'enseignement de cette discipline au cours des années 1940-1960. Il n'est pas utile d'y revenir, sinon pour rappeler les liens très étroits qui s'établissaient alors entre l'anthropologie et la sociologie, et entre l'enseignement dispensé en sciences sociales et la pensée de Robert Redfield, anthropologue à l'Université de Chicago. Ses travaux sur la péninsule du Yucatan avaient fait germer l'idée d'une recherche analogue sur le Québec, destinée à déceler les causes de l'évolution rapide de la province. Parrainée par l'un de ses disciples, le sociologue Everett C. Hughes, alors professeur à l'Université McGill, le projet n'en était encore qu'à ses débuts quand s'amena Horace Miner, alors étudiant de Redfield. À la suggestion de Hughes, celui-ci choisit d'étudier Saint-Denis, où il arriva en juillet 1936. Trois ans plus tard, il publiait le résultat de son enquête, dans un livre dont la suite devait paraître sous forme d'article en 1950. C'est ce livre et cet article que la maison Hurtubise H.M.H. vient de rééditer, près de quarante ans après sa première publication en anglais. La présentation en est de Jean-Charles Falardeau qui, en 1939, était alors étudiant en sciences sociales.

Il n'est pas dans notre intention de décrire ici en détail l'œuvre de Miner ; d'autres que nous l'ont déjà fait. Rappelons seulement que celui-ci pratiqua son terrain en bon anthropologue (en bon sociologue « ancienne manière », dira J.-C. Falardeau), regardant, écoutant, participant et consignait tout ce qui lui semblait susceptible d'expliquer la communauté observée. Ce que Miner voulait décrire, en fait, c'est la société paysanne d'avant-guerre, vue non pas comme une société primitive, mais comme une société située quelque part sur le continuum *folk*/urbain développé par Redfield. Celui-ci avait imaginé, en effet, une hypothèse selon laquelle toutes les sociétés humaines se situaient sur une trajectoire allant de la petite société locale de type traditionnel à la grande métropole, en passant par la société paysanne plus ou moins éloignée de la société urbaine ou, au contraire, plus ou moins dépendante de celle-ci.

Dans sa présentation, Jean-Charles Falardeau insiste sur cet aspect des travaux de Miner : « Il n'est pas venu au Québec, dit-il, dans le but d'y trouver je ne sais quelle variété de société rurale primitive ou archaïque, semblable à des villages polynésiens ou africains, mais avec la lucidité d'un chercheur curieux de découvrir ce qui faisait la spécificité d'une communauté d'"habitants" québécois en un moment donné de leur histoire. » De fait, l'analyse de Miner sera particulièrement lucide et honnête, réalisée sur la base de ses convictions intellectuelles et non, comme cela se voit parfois, sur celle de postulats implicites, nourris de préjugés relatifs aux différences ethniques. Comparée à l'œuvre contemporaine du géographe Raoul Blanchard, on peut même dire qu'elle est plus pénétrante, ne laissant pas transparaître ce refus de la ville que l'on sent chez Blanchard. Mais il est vrai que ces deux œuvres ne sont pas facilement comparables, l'une s'attardant

à un village-paroisse, l'autre embrassant tout le Québec habité (moins le Nord). Quoi qu'il en soit, Miner lui-même, dans son livre, n'élargira jamais ses conclusions à l'ensemble du Québec, ce qui laisse à d'autres la responsabilité de l'avoir fait. Son œuvre ne vaut que pour un territoire bien précis, celui de Saint-Denis-de-Kamouraska. Qu'on y retrouve des traits que l'on peut observer ailleurs dans d'autres régions ne change rien à l'affaire, chaque milieu vivant de sa dynamique propre, qu'expliquent des contextualités différentes, à commencer par celles qui distinguent la grande région industrielle et urbaine de Montréal de la région de Québec, beaucoup plus rurale. Par ailleurs, à l'intérieur même de la société qu'il décrit, Miner note des différenciations sociales qui en disent long sur la qualité de son analyse. Enfin, et c'est peut-être là l'essentiel, à côté d'une tradition qui persiste, et que Miner décrit abondamment, il y a aussi ce courant de modernité qui traverse la communauté locale et dont Miner montre bien l'influence. Nous rejoignons donc ici la position de Falardeau quand il nous met en garde contre une interprétation abusive du livre de Miner.

Cela dit, et même si elle est datée, l'œuvre de Miner est aujourd'hui remise à l'ordre du jour. Par-delà les raisons immédiates qui peuvent l'expliquer (l'amitié de Falardeau pour Miner et surtout l'élan que connaît aujourd'hui l'histoire régionale et qui crée un marché pour ce genre de travaux), il en existe d'autres, beaucoup plus profondes, qui tiennent à la qualité de l'œuvre aussi bien qu'à son rôle dans l'évolution des sciences sociales et, d'une manière plus générale, dans la connaissance du Québec. Oublions ici la « fascination nostalgique » que cette œuvre pourra encore exercer auprès de certains de ses lecteurs; oublions aussi tout l'écart qui la sépare des écrits scientifiques actuels. Retenons plutôt les indications qu'elle offre sur la pratique des sciences humaines dans les années 1930-1940 et sur le rôle qu'eurent les scientifiques étrangers dans la construction des représentations collectives. Enfin, retenons-en surtout son témoignage, aujourd'hui historique, sur la société rurale d'avant-guerre à Saint-Denis.

À l'heure où nos disciples veulent se donner une légitimité scientifique par un langage et des méthodes de plus en plus inspirés des sciences exactes, il est rafraîchissant de constater que le terrain et l'enquête directe n'ont rien perdu de leur attrait. C'est là la force principale du livre de Miner d'avoir été ainsi construit depuis des données d'observation directe faites sur le terrain même de l'étude. À l'époque, cette démarche n'était pas propre aux anthropologues-sociologues; même les géographes la pratiquaient, comme en témoignent les œuvres de Blanchard et de tous ceux qui viendront bientôt à sa suite étudier le Québec. C'est donc là, sur le plan méthodologique, que le livre de Miner promet d'apporter le plus de satisfaction à l'étudiant, constituant un beau témoignage de la variété de questions que se posait alors le chercheur en sciences sociales.

Un autre intérêt du livre de Miner est de montrer dans quel contexte s'est réalisée l'institutionnalisation de l'enseignement supérieur des sciences sociales au Québec. Qu'il s'agisse de Miner, de Hughes ou de Redfield lui-même, qui publiera également quelques travaux sur le Québec, ou encore de Blanchard et plus tard de Deffontaines ou de Derruau en géographie, tous auront la même influence, leurs écrits étant vus comme des modèles à suivre pour étudier et comprendre la société québécoise. Dans l'état où en était alors la recherche universitaire, ceux-ci s'imposèrent comme de véritables paradigmes, donnant sans doute un souffle nouveau à l'enseignement et à la recherche, mais incitant

aussi à des analyses parfois superficielles, tributaires de celles qui étaient pratiquées ailleurs et pas assez de celles qu'eût peut-être exigées la réalité québécoise. Chez Miner, cela se traduira par une surévaluation du poids de la tradition dans les comportements individuels et collectifs, et chez Blanchard, par une sous-évaluation de la ville et du phénomène urbain dans le développement québécois.

Toutefois, ce que l'on retiendra surtout de l'œuvre de Miner, c'est la puissance et la profondeur de son analyse, qui touche tous les aspects de la vie paysanne, depuis son emprise sur la terre et ses adaptations au milieu, jusqu'à sa place au sein de la communauté locale, en passant par les fêtes, la religion, l'éducation, les événements et les cycles de la vie familiale, la structure de l'habitat, les travaux et les jours, les réponses au marché, les rapports avec l'autre, et les mécanismes de reproduction et de contrôle social, le tout vu dans leurs rapports réciproques et dans un contexte de quotidienneté, qui est la véritable échelle à laquelle étudier la paysannerie. Tout ici est minutieusement scruté, analysé, classé, dans des tableaux aussi riches que vivants. Certes, on retrouve bien parfois des observations qui étonnent, compte tenu des acquis récents de l'historiographie. (Par exemple, la lecture que fait Miner du système seigneurial et qui nous ramène à la thèse classique de Parkman ; son interprétation des « journaliers », dont la présence à Saint-Denis est vue comme un phénomène récent — en fait, il remonte au XIX^e siècle — à relier uniquement au manque de terres ; le peu d'importance, enfin, qu'il accorde aux activités autres que l'agriculture, et qui peuvent peut-être expliquer pourquoi on retrouve autant de journaliers dans le village : sans les négliger tout à fait, Miner ne leur reconnaît qu'un rôle secondaire, faisant porter son analyse sur une activité qui n'occupe plus, pourtant, qu'une partie de la population locale.) Mais, dans l'ensemble, l'information est exacte, fournissant de précieuses indications sur le vécu intime de la société qu'il observe.

En fait, ce qui risque d'agacer le plus dans le livre de Miner, c'est moins ces imprécisions ou ces omissions, somme toute assez compréhensibles pour l'époque, que le luxe de détails avec lesquels il décrit la culture paysanne et plus particulièrement les croyances et les pratiques populaires, que ce soit dans le domaine de la religion, de l'alimentation ou de la santé. En insistant comme il le fait sur le caractère parfois magique de ces pratiques, il projette de nous-mêmes une image que l'on a peine aujourd'hui à accepter tant est grand l'écart qui nous sépare désormais de cette culture. Pourtant, il suffit d'interroger les aînés pour se rendre compte de l'importance qu'elles avaient (et qu'elles ont parfois même encore) dans leur vie quotidienne. Les refuser, ou les taire, équivaldrait à nier la réalité d'un monde qui a bel et bien existé et que Miner a très bien su décrire. Avec lui, c'est tout un vécu qui est révélé et qui vaut, sans doute, pour un large pan de la société rurale québécoise d'avant-guerre. En ce domaine comme en d'autres, toutefois, mieux vaut éviter ce genre de généralisation, puisque, avec l'évolution récente de l'historiographie, tout milite en faveur d'une approche différenciée, seule capable de rendre compte des expériences très diverses qu'a connues cette société. C'est peut-être là, en définitive, que se situe la vraie limite de l'œuvre de Miner : celle de ne pouvoir témoigner que d'une société, dans un contexte donné et une époque donnée.

Serge COURVILLE

*Département de géographie,
Université Laval.*